

---

# 3 *Augustin dans l'histoire*

---

## *Le désir dans la philosophie et la psychologie modernes*

S'intéresser à la notion de désir dans la philosophie et la psychologie modernes revient à explorer des aspects qui visent à rétablir dans sa juste compréhension un terme malmené par des a priori sociaux, culturels, religieux qui l'ont rendu à bien des égards suspect, équivoque, frivole et superflu. N'est-il pas insolent, dans une société où la vie est un éternel combat, de s'entêter à prendre encore ses désirs pour de la réalité ? N'est-ce pas là un affront fait à notre nature dont nous savons très bien aujourd'hui que ses possibilités sont limitées ? La publicité qui s'immisce sans arrêt dans notre quotidien a très bien compris les mécanismes du désir chez l'homme en créant, comme on dit, là où il n'y en a pas, du désir, et son revers, qu'est la frustration. Toute la magie de notre société de consommation repose sur ce tour de passe-passe qui suscite en nous du désir pour satisfaire un besoin dont on n'aurait jamais supposé la nécessité il y a quelques semaines, voire quelques jours. Et cela marche presque à tous les coups... à moins de refouler ces envies et de préférer une vie plus simple et hautement désirable au modèle de gaspillage actuel dont les conséquences néfastes sont déjà à l'œuvre.

---

### **1** *Qu'est-ce que le désir ?*

Si nous commençons par le sommet, il nous faut d'ores et déjà citer la fameuse phrase de Saint Augustin dans l'incipit du livre des Confessions : « Tu nous as faits pour Toi et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en toi » (*Confessions* I,1,1). Le désir de Dieu, dans la théologie chrétienne, c'est par définition le désir le plus noble, celui qui détient, on pourrait affirmer, le monopole du désir dans sa pureté et sa véracité absolues.

Il est intéressant de voir que l'étymologie du mot est un jeu entre

deux termes opposés. *Considerare* signifiant « contempler un astre », tandis que *desiderare*, qui a donné naissance à notre mot *désir*, signifie « regretter l'absence d'un astre ». Dans les deux cas, l'astre désigne la transcendance, les réalités d'en haut, la divinité. Or, dans l'optique freudienne qui essaie plutôt de supprimer les privilèges du monde astral, le désir comme quête de la transcendance n'est pas un accomplissement en soi mais un désastre...

Ce que nous pouvons constater dans le processus de l'évolution de l'homme, c'est une complexification de son désir au fur et à mesure que les besoins à satisfaire sont de plus en plus élaborés. Car ce qui pousse le sujet à désirer, c'est d'abord le manque, l'absence, le vide, l'incomplétude qui restent à combler. Pour Lacan « ce manque est manque d'être à proprement parler. Ce n'est pas manque de ceci ou cela, mais manque d'être par quoi l'être existe »<sup>1</sup>. Tandis que Malek Chabel fait de cette incomplétude le sceau de notre condition humaine, et de sa satisfaction, l'essence même du sujet désirant.

Car quel que soit l'âge, du bébé agrippé au sein de sa mère jusqu'au vieillard, nous éprouvons tous des désirs plus au moins élaborés. Ils sont liés à notre nature, à notre culture, mais aussi à notre part de liberté. Ils nous accompagnent du début à la fin. Pourtant, dans la pensée européenne, la réflexion sur le désir a été souvent considérée comme secondaire par rapport à d'autres vertus plus importantes comme la vérité, la tempérance, la beauté, le courage, l'amitié, etc. C'est oublier que la Bible, à travers le récit d'Adam et Eve, pose la question du désir comme énigme absolue de l'homme avant même celle de la religion, de l'amour ou du bonheur : « La femme s'aperçut que le fruit de l'arbre devait être savoureux, qu'il était agréable à regarder et qu'il était désirable, cet arbre, puisqu'il donnait l'intelligence. Elle prit de son fruit, et en mangea. Elle en donna aussi à son mari, et il en mangea » (Gn 3,6).

Il a fallu attendre l'arrivée du XX<sup>e</sup> siècle et l'avènement de la psychanalyse pour commencer à s'intéresser vraiment à la notion du désir, quitte à l'arracher à la sphère divine pour mieux l'ancrer dans celle du corps. Dans une phrase sublime de *l'Être et le Néant*, Jean-Paul Sartre institue ainsi le corps comme le lieu même du désir : « le désir est tout entier chute dans la complicité avec le corps »<sup>2</sup>.

Bien évidemment, on est en droit de questionner cette réductibilité du désir au corps. Elle a au moins le mérite de rééquilibrer une pensée qui pendant des siècles et des siècles a tenu le corps à distance, car jugé trop misérable et trop laid face à la perfection et la magnificence de l'âme. Il est assez étonnant de voir jusqu'à quel point cette vision, à la fois simpliste

<sup>1</sup> J. Lacan, *Écrits*, II, Seuil, 1966, p. 261.

<sup>2</sup> J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Gallimard, 1943, p. 428.

et consensuelle, a régné avec une telle emprise chez un grand nombre de penseurs, philosophes comme théologiens, hormis peut-être les médecins... C'est Freud qui a dû bousculer cette conception en montrant que la réflexion sur l'esprit et le corps ne peut pas être séparée d'une réflexion sur le désir. Car ce qui gouverne les instances de la personnalité, ce qui enracine les activités de l'homme, c'est le désir, désigné par le maître-mot de *libido*. Il s'agit d'un désir qui est en grande partie inconscient, ancré dans les abîmes de la psyché, et pourtant responsable de la quasi-totalité des initiatives humaines. C'est lui le lien de causalité entre la volonté et l'action, entre les choses que nous désirons et les actes que nous menons pour les obtenir. C'est encore ce désir qui ramène à la surface d'autres aspects tout aussi importants que ceux de plaisir, passion, jouissance ou névrose.

---

## **2** Du plaisir dans le désir

Qu'est-ce qui fait que la vie est belle, sinon les plaisirs auxquels elle nous fait goûter ? Si nous aimons tellement les choses, ce n'est pas seulement en vertu de leur valeur intrinsèque, mais aussi à cause du plaisir qu'elles nous procurent. Ainsi, le plaisir devient un but en soi, appréciable pour lui-même, objet de nos désirs. La philosophie nomme cette attitude l'*hédonisme*. L'origine de cette doctrine remonte à l'Antiquité, mais elle a connu un nouvel essor à l'époque moderne avec les penseurs utilitaristes tels que Herbert Spencer, Jeremy Bentham ou John Stuart Mill qui définissent le désir comme une forme de recherche du plaisir dans les choses. C'est en quelque sorte un hédonisme empirique, où l'objet du désir porte exclusivement sur les choses matérielles.

Mais les racines de cette théorie ne se trouvent pas uniquement du côté philosophique, elles sont aussi à rechercher aussi du côté de la religion, avec des penseurs chrétiens de l'époque moderne comme Pascal ou Malebranche, ou bien dans des courants théologiques tel que le jansénisme. Pascal disait à ce sujet que : « on ne quitterait jamais les plaisirs du monde pour embrasser la croix de Jésus-Christ si l'on ne trouvait plus de douceur dans le mépris du dénuement et dans le rebut des hommes que dans les délices du péché... On ne quitte les plaisirs que pour d'autres plus grands. »<sup>3</sup>

Il y a aussi quelques interprétations plus extrêmes de cette théorie qui réduisent par exemple certains actes qu'on estime à l'origine nobles (tels que le dévouement d'une mère au chevet de son enfant malade ou le dévouement d'un soldat prêt à mourir pour sa patrie) à des recherches égoïstes d'un plaisir propre. Au fond, si on fait quelque chose, c'est toujours

<sup>3</sup> B. Pascal, *Pensées*, XXVIII.

<sup>4</sup> M. Chebel, *Du désir*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2000, p. 23.

pour se sentir content de soi, pour qu'on nous jette des fleurs, pour obtenir tout simplement un plaisir narcissique... S'il est vrai que la psychologie du XIX<sup>e</sup> siècle a fait de l'hédonisme la seule théorie correcte et raisonnable pour expliquer le moteur des activités humaines, plus près de notre époque, plusieurs philosophes la rejettent carrément et les psychanalystes l'accueillent avec réserve. Le reproche que l'on peut adresser à cette théorie est le fait qu'elle ne rend pas suffisamment compte d'autres valeurs, qui ne sont pas nécessairement réductibles à une quête de plaisir égocentrique : comprendre les choses, agir au quotidien, s'interroger sur les grandes questions de la vie, développer son savoir, être capable d'altruisme, etc. Réduire le désir à l'accomplissement d'une forme de plaisir reviendrait d'ailleurs à dire qu'une fois satisfait, le désir n'existerait plus en tant que tel. Alors qu'il est essentiellement un mouvement intérieur, élançement de la personne et par conséquent, il ne saurait être circonscrit. Malek Chebel utilise d'ailleurs la belle expression d'*enigmaticité*<sup>4</sup> pour dire que le désir, même satisfait, est sans cesse recommencé, renouvelé et réinventé, autrement dit, il est sans fin.

Cela étant dit, nous ne voulons pas évacuer du désir la capacité qu'il a de nous faire éprouver du plaisir qui, encore une fois, procède d'un désir dont il est l'expression instantanée. Dans le cas contraire, nous retomberions dans les discours des métaphysiques pessimistes qui n'ont fait que condamner sans cesse la vie, la vie tout court, dans ce qu'elle a comme capacité merveilleuse de désir et de plaisir, voyant tantôt dans l'un le signe du pur manque, tantôt dans l'autre l'apaisement provisoire de la souffrance. Or l'art de vivre, c'est aussi l'art d'éduquer le désir de telle sorte qu'il soit partie prenante de cette vitalité de la vie, du plaisir même de vivre et non pas le palliatif pour ceux qui ont perdu son goût et qui ne ressentiraient, au fond, qu'un désir médiocre. Le fait que nos sociétés de consommation, dès l'âge de l'adolescence, finissent par nous blaser et par atrophier nos capacités d'émerveillement, doit nous interroger sur le fait de savoir si elles n'entretiennent pas par là un désir médiocre et du coup limité.

---

### **3** *Du désir limité au désir illimité*

Un autre aspect important qui caractérise le désir c'est sa capacité d'être *illimité*, c'est-à-dire qu'il ne doit pas être compris trop vite comme une attitude convulsive de l'être insatiable mais plutôt comme la capacité qu'il possède d'outrepasser ses limites, de vivre dans une démesure d'être qualitative. C'est dans ce sens que Jean Granier définit le désir comme l'*illimitation*<sup>5</sup> des pulsions qui le constituent. On retrouve là le vocabulaire

<sup>5</sup> J. Granier, *Le Désir du moi*, Paris, PUF, 1983, p. 85.

de la pensée freudienne qui relie cette illimitation à la notion de refoulement dans ce qu'elle possède comme capacité de « déplacer » sans arrêt les substituts recherchés à l'objet perdu qui est la source de l'insatisfaction primordiale (par exemple l'objet œdipien ou le sein maternel). Mais, vue d'un angle différent, peut-être plus existentiel, cette illimitation du désir nous montre aussi que la quête fondamentale de l'être est avant tout une perpétuelle renaissance de lui-même dans ce qu'il possède comme flamme, comme jeunesse ardente, comme capacité de se projeter sans cesse au-delà de ses propres limites.

L'illimitation du désir n'est donc pas un processus d'extension par accumulation mais bel et bien un déploiement des significations que le désir rend possibles dans chaque nouvel objet investi. L'exemple plus à portée de la main, c'est l'interprétation d'une symphonie ou l'admiration d'une œuvre d'art. Dans les deux cas, l'essentiel n'est pas de retrouver une façon unique d'exécuter la pièce de musique ou de regarder le tableau, mais de laisser se réveiller en soi des images, des souvenirs, des sons et des couleurs que la création artistique rend possibles dans le sujet qui éprouve le désir d'aller à sa rencontre. Le cinéaste franco-chilien Jodorowsky définit à juste titre l'utilité de l'art à partir de la capacité qu'il possède ou pas de guérir et de transformer l'homme. Il y a donc, pour ainsi dire, une valeur symbolique du désir qui est à différencier d'avec un désir « médiocre » d'accumulation et de consommation de biens.

Orienté de cette manière, le désir instaure un principe de responsabilité et de simplicité de vie, là où les objets sont valorisés davantage dans l'apport de sens qu'ils offrent à l'esprit que pour leur valeur matérielle. C'est-à-dire que l'être ne ressent plus le besoin d'affirmer sa puissance et de se valoriser à travers le phénomène d'accumulation effrénée des choses (phénomène auquel, hélas, nous succombons en masse), à partir du moment où il éduque son désir à reconnaître dans les biens culturels les seules instances qui lui permettent d'affirmer véritablement ses potentialités créatrices et d'augmenter sa « densité d'être ». <sup>6</sup>

<sup>6</sup> Idem,  
p. 100.

Mais ce à quoi nous assistons aujourd'hui est une tendance irresponsable et, à beaucoup d'égards, suicidaire. Nous nous obstinons à encourager l'accumulation des biens matériels au lieu de procéder à une vraie orientation du désir vers les biens culturels, tout en sachant pertinemment que les ressources de la terre sont limitées et que le désastre écologique se réalise déjà sous nos yeux. Or, un désir ordonné nous permettrait de mieux habiter la Terre, de la respecter, en ne lui prenant pas plus que ce qu'elle est capable de nous offrir, en adoptant un style de

vie plus sobre qui se contente de plaisirs simples et authentiques. Ce sont ceux qui contribuent, encore une fois, à donner de l'épaisseur à l'être. On peut donc parler d'une conversion du désir sauvage et primitif (entretenu par l'illusion d'un progrès matériel illimité) à un désir en vérité (dont les joies spirituelles sont les seuls biens vraiment illimités). C'est là une tâche urgente qui nous reste à faire si nous voulons pérenniser un des désirs le plus communément admis : le désir de survie de notre espèce...

## 4 Le désir dans la psychanalyse

Sans vouloir entrer ici dans un débat qui est complexe et, à beaucoup d'égards, technique, qu'il nous soit permis d'illustrer ce dernier point par quelques idées développées par Freud et surtout Lacan.

Les travaux de Lacan sur le désir tournent autour d'un concept-clé de sa pensée qu'il nomme tout simplement « la Chose » (*das Ding*). « La Chose » c'est ce qu'il y a avant le désir, ce dont il procède, l'objet perdu qui s'articule dans l'objet désiré. Cela nous rappelle la notion d'« expérience de satisfaction » de Freud, qui est l'expérience originelle de l'enfant qui cherchera plus tard à la retrouver dans l'élaboration et le déplacement de son désir. Cette notion est importante dans la mesure où elle cherche à expliquer que le désir présent s'élabore toujours en fonction du désir original. Celui-ci est ressenti comme la première expérience de satisfaction ou, si nous voulons, de jouissance. Ce que nous exprimons comme désir ne saurait être en effet qu'un besoin de retrouver l'objet perdu de ce premier souvenir de satisfaction. Quel est alors cet objet perdu qui nous marque et nous manque à tel point ? La réponse de Freud est simple : c'est le corps de la mère. C'est lui la source de nos désirs inconscients, la source de nos rêveries et de nos fantasmes, la source de nos angoisses et de nos anxiétés. Dans la grande tradition psychanalytique, c'est le corps de la mère qui serait cette « chose perdue » et qui nous aiderait à comprendre, dans une certaine mesure, le sens de « la Chose » de Lacan.

Evidemment, pour nous, la question qui se pose maintenant est la suivante : qu'est-ce qui fait qu'une expérience si fondamentale puisse être malgré tout perdue ? C'est la question que pose Lacan en proposant de voir dans la théorie de « la Chose » ce qui rend possible cette perte que le désir cherchera plus tard à combler. Sans vouloir embrouiller davantage l'esprit, disons rapidement que « la Chose » en tant que phénomène de perte est antérieure à ce qui a été perdu (le corps de la mère). Autrement dit, le désir ne s'élabore pas en vertu d'un quelconque objet perdu mais en vertu de la perte tout court, dont est elle-même l'origine. Prenons un

exemple pour mieux comprendre la théorie lacanienne, avec la notion de « paradis perdu » (que ce soit le corps de la mère ou tout autre chose en somme). Le mot « paradis » relève du mythe, le mot « perdu » est le seul qui relève vraiment du réel. Pour Lacan c'est même le « réel » dans la mesure où il n'y a rien d'autre d'antérieur (comme le paradis par exemple) à la perte même qu'est « la Chose ». En résumé, « perdu » désigne l'expérience réelle qu'éprouve le sujet, tandis que « paradis » désigne l'objet fantasmé. Affirmer que le paradis est antérieur à la notion qui le caractérise avant tout comme étant perdu signifie, pour Lacan, vouloir se nourrir du mythe et de la légende. C'est donc « la Chose » qui définit le manque fondamental et originaire d'où procède la faculté de désirer de l'homme, le pur manque d'où rien d'autre n'existe avant lui, c'est « l'inconditionnel absolu » de Kant. Le rôle du désir n'est pas de dévoiler « la Chose » au risque de la confondre avec l'objet désiré, mais de la cerner, « la Chose » étant de par sa nature « hors-signifiée <sup>7</sup> » : « La Chose, si elle n'était pas foncièrement voilée, nous ne serions pas avec elle dans ce mode de rapport qui nous oblige – comme tout le psychisme y est obligé – à la cerner, voire à la contourner, pour la concevoir. »<sup>8</sup>

<sup>7</sup> J. Lacan, *Le Séminaire*, Livre VII, p. 67.

<sup>8</sup> *Idem*, p. 142.

Que se passe-t-il alors pour celui qui est tenté, malgré tout, de définir « la Chose », de la confondre avec l'objet réel ? Pour Lacan c'est assez simple : le sujet ne fait qu'élaborer un mythe qui donne une figure illusoire à « la Chose » qui est absolument irréprésentable. Pour éviter de tomber dans ce genre de confusion, Lacan postule l'existence d'un élément intermédiaire qui articule le désir à un objet, une sorte de cause de désir qu'il nomme l'*objet a*.

Prenons une image analogue pour comprendre ce dont il s'agit. Dans n'importe quel processus de connaissance, nous avons besoin d'un schéma ou d'un concept qui n'existe pas réellement dans l'objet, mais qui en constitue la connaissance. De même « l'objet a » n'est pas l'objet désiré, mais ce qui permet la constitution du désir de cet objet. Ce n'est pas l'objet désiré qui permet au désir de s'exercer : le désir est provoqué par « l'objet a », entendu comme faculté de désirer a priori. Cela suppose donc de concevoir « l'objet a » comme une faculté de désirer a priori, en acceptant qu'il demeure irréprésentable et non figurable, mais nécessaire pour permettre au sujet connaissant d'accéder à l'expérience. En langage lacanien, « l'objet a » comme cause du désir est l'objet fantasmé (car non-figurable) en tant qu'objet séparé, qui constitue le désir de cet objet. Cela peut être le sein de la mère, la voix, le regard, la caresse, le sourire, car : « c'est entre le sein et la mère que passe le plan de séparation qui fait du sein l'objet perdu en cause dans le désir »<sup>9</sup>.

<sup>9</sup> J. Lacan, *Position de l'inconscient*, in *Écrits*, p. 848.

## Conclusion

En voulant nous pencher sur la notion de désir d'un point de vue philosophique et psychanalytique, nous avons voulu montrer que le désir est une notion beaucoup plus vaste et englobante qui permet, au fond, à l'être humain, de se définir et de se projeter. Le réduire à une simple forme d'appât revient à le cantonner dans une de ces déformations subies. Cela nous appelle à une autre compréhension, à une réorientation et à une éducation du désir dans l'art de vivre où il s'élabore sans cesse. C'est l'enjeu, entre autres, de notre propre bonheur auquel nous aspirons tous. C'est pour cela que saint Augustin avait raison de dire dans le *De Trinitate* : « Qu'ils veulent être heureux, tous le voient dans leur cœur : sur ce point, l'aspiration de la nature humaine est si unanime qu'un homme, constatant ce désir en son âme, peut infailliblement le présumer dans l'âme d'autrui ; bref, nous savons que nous voulons tous le bonheur » (*De Trinitate* XIII,20,25, BA 16, p. 339)

Mihai-Iulian Danca  
Augustin de l'Assomption (Bucarest)

## Bibliographie :

Bernard Baas, *Le désir pur. Parcours philosophique dans les parages de J. Lacan*, Louvain, Ed. Peeters, 1992.

Marie Cariou, *Freud et le désir*, Paris, PUF, 1973.

Malek Chebel, *Du désir*, Paris, Ed. Payot & Rivages, 2000.

Jean Granier, *Le Désir du moi*, Paris, PUF, 1983.

A.I. Melden, « Désir et action » dans *Les études philosophiques*, 1964/3 (Juillet-Septembre 1964), p. 347-360.

Ladislas Tatarkiewicz, « Désirons-nous être heureux ? » dans *Revue de métaphysique et de morale*, 1966/1 (Janvier-Mars 1966), p. 15-35.